

GAGNON, Serge, *De l'oralité à l'écriture : le manuel de français à l'école primaire, 1830-1900* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval/Les Éditions de l'IQRC, 1999), 240 p.

Stéphane Lang

Volume 54, numéro 2, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005511ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005511ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lang, S. (2000). Compte rendu de [GAGNON, Serge, *De l'oralité à l'écriture : le manuel de français à l'école primaire, 1830-1900* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval/Les Éditions de l'IQRC, 1999), 240 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(2), 296–299. <https://doi.org/10.7202/005511ar>

GAGNON, Serge, *De l'oralité à l'écriture : le manuel de français à l'école primaire, 1830-1900* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval/Les Éditions de l'IQRC, 1999), 240 p.

En centrant son analyse sur les livres de lecture les plus « représentatifs des contenus culturels offerts aux masses populaires » (p. 9) dans les écoles francophones du Québec au XIX^e siècle, Serge Gagnon nous offre une histoire culturelle de l'éducation originale. Parmi les thèmes privilégiés par l'auteur, les valeurs religieuses et morales ainsi que les savoirs techniques diffusés figurent au premier rang. La principale force du livre est d'ailleurs la distinction faite par l'auteur entre foi et morale : on peut souscrire à la morale stoïco-chrétienne et en pratiquer les vertus sans nécessairement croire en Dieu.

L'auteur situe d'abord l'utilisation des livres de lecture étudiés dans le contexte de la multiplication des écoles primaires sur le territoire québécois, et il présente les rédacteurs, censeurs et usagers des premiers manuels préparés dans la première partie du XIX^e siècle. Dès les années 1830, les députés patriotes font la promotion des écoles de syndic afin « d'éroder la culture première héritée de la tradition et transmise par les familles, pour lui substituer une culture seconde pétrie par les forces marchandes et les innovations techniques » (p. 17). Ces écoles ne durent pas, mais la modernité du projet éducatif libéral imprègne l'école du Bas-Canada sous le régime du surintendant Jean-Baptiste Meilleur (1842-1855). Libérant les parents et la bourgeoisie en rendant les enfants autonomes, l'école a des visées de régulation sociale : l'instruction réduirait la pauvreté et le crime en favorisant la discipline et l'esprit de soumission. Puis, le Québec de la Confédération se dote d'un éphémère ministère de l'Éducation. Dès 1875, à court de moyens financiers mais se réservant une bonne partie de son pouvoir, l'État partage dorénavant la responsabilité du système scolaire avec une Église catholique plus riche en effectifs et en ressources matérielles. Comme ailleurs en Occident, le corps enseignant se féminise mais, ici, au sein d'un système décentralisé et politisé

où le manque de ressources locales contribue à maintenir à un bas niveau les qualifications, les salaires et le statut de la « profession » enseignante dans les écoles primaires. Bref, on peut dire que le Québec francophone devient alors relativement sous-scolarisé.

Néanmoins, le manuel scolaire est un bien culturel dont l'importance s'accroît dans le Québec du XIX^e siècle. D'abord probablement diffusé par des maîtres sans formation, puis sous la surveillance du curé (1846) et ensuite du Conseil de l'Instruction publique (1856), il est distribué sous la surveillance du comité catholique du Conseil à partir du milieu des années 1870. L'inspecteur en a probablement toujours été un important distributeur. Médecins, journalistes, inspecteurs et professeurs d'école normale sont parmi les premiers rédacteurs de manuels. A.-N. Montpetit en écrit une série qui aurait marqué « l'apogée des laïcs dans le marché du livre scolaire » (p. 47). Au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, les communautés religieuses remplacent les auteurs laïques comme principaux distributeurs du manuel scolaire. Ce ne sont pas tant les positions idéologiques que les ressources et les moyens employés pour améliorer les qualités pédagogiques des ouvrages scolaires qui favorisent les congrégations enseignantes, surtout masculines, à la fin du XIX^e siècle. Les congrégations s'ajustent aux développements pédagogiques. Les manuels doivent être gradués. L'enseignement par le mode simultané (l'instituteur enseigne à un groupe du même niveau pendant que les autres s'occupent à lire ou à écrire) s'impose et rend « le manuel indispensable pour chaque élève » (p. 60). La forte demande incite les différentes congrégations enseignantes à se spécialiser.

Gagnon nous présente le développement des livres d'initiation à la lecture du point de vue des procédés pédagogiques et de mises en marché. Les abécédaires-syllabaires produits entre 1830 et 1850 seraient des « intermédiaires culturels » ayant exercé « une influence sur la révolution mentale mise en œuvre par la scolarisation » (p. 61). Ils se distinguent du catéchisme par l'importance occupée par l'illustration. Le manuel n'est pas encore le roi des instruments d'apprentissage, et il est souvent lu par un adulte chargé par la suite d'inculquer la matière aux enfants. Les abécédaires-syllabaires, publiés par les instituteurs laïques entre 1847 et 1900, sont en général des produits de l'idéologie conservatrice. La *Nouvelle méthode* de F.-A. Juneau et l'*Alphabet ou syllabaire gradué* de N. Lacasse sont imprégnés d'une morale profane austère. *Le Premier livre des enfants* (1875) de J.-B. Cloutier innove sur le plan pédagogique en utilisant la phrase détachée plutôt que les petites « lectures ». Son contenu est nourri d'un sens traditionnel de la famille, mais les énoncés moralisateurs y sont

moins nombreux que dans les ouvrages qui l'ont précédé. L'image véhiculée d'un Dieu qui récompense se démarque nettement de celle d'un Dieu qui surveille et punit proposée par Juneau et Lacasse.

Grâce à leur savoir-faire pédagogique, les congrégations réussissent à supplanter les laïcs dans la production de livres scolaires. Les produits congréganistes étonnent par leur modération sur les plans du moralisme et des messages religieux. Ainsi, le *Syllabaire : premier livre*, des frères des Écoles chrétiennes, contient une « part relativement élevée du discours profane » (p. 104). Le *Syllabaire ou premier livre de lecture illustrée*, des Clercs de Saint-Viateur, est moins imprégné de contenu éthico-religieux que les produits laïques. Quant au *Premier Livre*, des Dames de la Congrégation, la femme y joue un rôle prédominant et « le père céleste paraît plus miséricordieux que les représentants terrestres du pouvoir ». De plus, il semble que les religieuses préfèrent le « renforcement positif », à la prohibition, car elles n'utilisent pas « les énonciations de conduites honnies » (p. 115). De façon générale, on peut dire que les produits congréganistes insistent sur le salut éternel, ce qui correspond à la montée de l'ultramontanisme dans la société. Là est sans doute la différence la plus notable entre eux et ceux produits par des laïcs.

Les livres de lectures de A.-N. Montpetit sont, quant à eux, résolument modernes, et ils proclament la « supériorité de la raison instrumentale ou technicienne » (p. 155), notamment en agriculture. Au milieu du XIX^e siècle, la littérature scolaire tenterait ainsi de désamorcer « toute prise de conscience de classe » (p. 156), car les livres regorgent de normes éthiques et d'exemples de conduites normalisées. Les livres de Montpetit, selon Gagnon, n'entendent pas supplanter ceux de Lagacé, mais en sont plutôt les compléments. Néanmoins, le monde « bucolique » de Lagacé s'oppose bel et bien au monde industriel, « machiniste », de Montpetit. L'école et le patronat n'auraient jamais fait « aussi bon ménage qu'au temps de Montpetit dont l'œuvre pédagogique a fait long feu » (p. 166).

L'intervention des religieux baigne-t-elle dans une morale différente de celle des laïcs? La première privilégie l'amélioration de l'individu par la maîtrise de soi (par exemple, en ce qui a trait au contrôle des pulsions sexuelles), la deuxième la morale de l'argent. Dans les manuels congréganistes, « l'honnête profit » peut être convenable, mais l'argent impur non partagé ou préféré à l'amour de Dieu ne l'est pas. Cela tranche avec la morale bourgeoise proclamant la perfection du système capitaliste et défendant le progrès dans l'harmonie. Dans ce système, l'ignorance serait la principale cause de la misère.

L'ouvrage est méticuleusement articulé. Dans les chapitres principaux de l'ouvrage où l'auteur analyse le contenu des manuels de français, l'énumération de phrases détachées et d'autres démonstrations du genre contribuent à rendre le texte un peu sec. Le lecteur aimerait lire davantage de digressions comme celle de la page 60, où l'auteur parle de son expérience de la méthode simultanée à La Malbaie. Le public non spécialiste pourra également se satisfaire du brillant premier chapitre sur l'histoire du réseau scolaire québécois au XIX^e siècle, ainsi que de la conclusion qui réussit à présenter les principales conclusions du livre de façon limpide. Enfin, soulignons que le titre de l'ouvrage est quelque peu trompeur puisque l'auteur analyse principalement le contenu d'un échantillon de textes et qu'il ne propose pas de nouvelles pistes de réflexion pour cerner le passage d'une culture orale à une culture écrite, comme on peut l'entrevoir dans certaines études de la « nouvelle histoire » de la culture.

Mais cela ne diminue en rien la valeur de cet ouvrage. Serge Gagnon a raison de souligner le besoin de nouvelles études de cas pour mieux comprendre la vaste entreprise d'éducation des masses, véritable révolution culturelle qui a accompagné la révolution industrielle en Occident. Son livre est une contribution significative à l'histoire culturelle de l'éducation au Québec.

STÉPHANE LANG
Département d'histoire
Université d'Ottawa